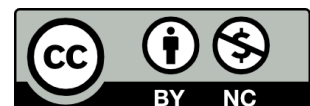


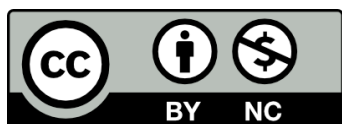
RAMÓN, J'IMAGINE

ROMAN

Serge Priniotakis



Note sur la licence **Creative Commons**



Cette oeuvre, création, site ou texte est sous licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International. Pour accéder à une copie de cette licence, merci de vous rendre à l'adresse suivante <http://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/> ou envoyez un courrier à Creative Commons, 444 Castro Street, Suite 900, Mountain View, California, 94041, USA.

AVANT-PROPOS

Ramón, j'imagine n'est pas une biographie. Que ceux qui ont connu personnellement Ramón de Algeciras et Paco de Lucía me pardonnent, je prête à ceux-ci des propos et leur fais vivre une vie qui ne sont probablement pas, *littéralement parlant*, les leurs. Je ne bénéficie pas non plus de l'alibi d'une proximité avec des personnes les ayant directement fréquentés, proximité qui m'aurait autorisé une sorte de liberté d'improvisation sous caution, dans ma réappropriation et mon interprétation de leur personnalité dans ces pages. Je ne suis pas de la famille, même éloignée, et ne leur ai même jamais serré la main ou demandé d'autographe après un concert. Irais-je jusqu'à avouer que je ne les ai jamais rencontrés ?

Oui, sans hésiter, alors même que, *littérairement parlant*, j'affirme les connaître parfaitement. Tout comme le lecteur, au demeurant, pourvu qu'il ait passé suffisamment de temps à écouter leur musique. Voici donc un premier alibi, s'il en fallait : car, au bout du compte, qu'est-ce qui fait, et à qui appartient, la vie d'un artiste ?

À ceux qui ne sont toujours pas convaincus par ces quelques tentatives poussives de justification qui déjà me fatiguent, je propose de prendre un peu de distance historique. Se formaliserait-on, aujourd'hui, d'inexactitudes biographiques dans un roman dont Rabelais serait le personnage central ? La personne est le plus souvent moins intéressante que le personnage. Pour ses lecteurs, Rabelais n'est, à strictement parler, que ce qu'ils *imaginent* qu'il fut dans son lointain XVI^e siècle, à partir de ce qu'ils en savent ou croient savoir, à partir de l'imaginaire personnel et collectif qu'ils ont peu à peu construit de cette période historique, et surtout à partir de ce qu'ils projettent sur lui à la lumière de ce qu'ils lisent de lui. Si la vie de Rabelais a fini par se dissoudre dans l'histoire, elle se trouve néanmoins réinventée à chaque fois qu'il est lu. Aussi, la polysémie du terme *personnage* est à prendre au sérieux : personnages de roman *et* personnages célèbres, ils sont ce que nous voulons qu'ils soient lorsque nous tendons la main vers eux pour les accueillir momentanément dans notre monde — *M. Rabelais, j'imagine ?*

Si proximité il y a, donc, avec Ramón et Paco, c'est plutôt dans le partage d'un univers, celui du flamenco, et ma longue

fréquentation de cette musique qui est plus qu'une musique et plus qu'un genre ; mais c'est surtout la proximité à sens unique qui s'installe entre un artiste et chacune des sensibilités à laquelle il s'adresse à travers son œuvre qui m'autorise à parler d'eux avec cette familiarité dont j'arrête, maintenant, c'est promis, de me justifier.

Quant à savoir à quel genre littéraire appartiennent précisément ces pages... Faut-il plutôt les lire ou les écouter ? J'ai de plus en plus de mal à tracer avec netteté la frontière entre théâtre, roman et récit, d'autant que ces lignes ont été écrites dans la perspective hybride d'un spectacle musical dont les tirades de Ramón auraient constitué la trame narrative — celle-ci ayant pris, malgré moi, des proportions imprévues. Je ne veux donc pas trancher, même si cela me procurerait une vraie satisfaction que de voir un jour incarnés, sur scène, ces deux monologues croisés. Celui de Ramón est autosuffisant : on pourrait concevoir une mise en scène centrée uniquement sur lui. Les parties concernant Celui qui n'était pas là, en revanche, n'existent que par rapport à celles de Ramón, et ont été introduites dans une perspective romanesque plutôt que théâtrale : elles sont ce qui rend le texte *lisible*.

Je n'ai donc pas de recommandations particulières à adresser au metteur en scène qui voudrait se frotter à ces pages. L'acteur qui jouerait Ramón devrait trouver, je suppose, le souffle et le rythme de la parole haletante que l'écriture suggère. Celui qui n'était pas là, s'il vient à être incarné, devra marquer, par un moyen ou un autre, sa distance spatio-temporelle avec Ramón. Je serais néanmoins le premier à être très ému de les voir réellement se croiser, le temps d'un regard, dans la scène finale.

Lyon, janvier 2018.

CELUI QUI N'ETAIT PAS LÀ

Prologue : Gran Vía, cinema Avenida

Combien sont-ils sur lui ? Six ? Sept ? Plus tard, il ne saura pas le dire avec exactitude, il est par terre et les coups pleuvent trop vite. Cela se passe en soirée, dans le centre de Madrid, sur le trottoir devant le cinéma Avenida, mais moi je ne suis pas là. Et Ramón non plus. Les passants se sont juste arrêtés un instant, le temps d'assister au spectacle du coin de l'œil, puis ils ont repris leur marche sur la Gran Vía en regardant leurs pieds comme ils en ont pris l'habitude depuis des décennies maintenant — ça fait seulement quelques mois que la Charogne est morte, mais l'odeur de pourriture qui flotte sur l'Espagne et qui force les visages à se baisser pour se cacher le nez dans leurs vêtements remonte à bien plus loin. Ça n'a duré que quelques minutes pour les passants ainsi que sur le procès-verbal, mais pour lui, par terre, combien de temps ça a pris ? Moi qui n'étais pas là, j'imagine trop bien ces sales petites gueules de fachos de merde se concerter d'un regard et s'approcher du jeune homme aux cheveux trop longs à leur

goût. Sont-ils tombés sur lui par hasard, devant le numéro 37 de la Gran Vía, à l'entrée de la salle de cinéma ? Ont-ils plutôt d'abord reconnu la jeune femme à son bras, Casilda, la fille du général ? Ont-ils tous lu l'article de ce torchon qui pointait une émission de télévision consacrée au jeune homme, quelques jours auparavant ? Où bien n'avaient-ils que vaguement entendu parler de la polémique, à l'intérieur de leurs petits cercles rances ? Dans tous les cas il leur fallait, par tous les moyens, élargir son rayon de puanteur. Je les imagine encore faire semblant de s'offusquer, de concert avec leurs pères militaires unijambistes, dans leurs salons étriqués aux murs tapissés de crucifix et de portraits de la Charogne. Les vieux ont des mines dégoûtées, les plus jeunes vocifèrent, ils rivalisent tous de mimiques pour montrer leur écœurement. Ont-ils tout planifié, ces petits merdeux, et endossé, pour l'occasion, leur plus belle chemise noire, afin de bien signifier aux passants qui regardent par terre qui ils sont ? Que ce n'est pas fini ? Qu'ils sont toujours là, qu'ils le seront toujours, là ? Je ne peux que les imaginer, moi qui n'y étais pas, sur la plus grande artère de Madrid : ils s'approchent de lui, l'entourent, le poussent, l'insultent, le frappent, la jeune femme horrifiée

essaye sans doute de les écarter et d'appeler à l'aide, mais il suffit à l'un d'eux de la plaquer contre un mur pour lui intimer le silence, il lui murmure quelque obscénité concernant le choix de son fiancé — vous auriez au moins pu vous marier, petite pute, tu as de la chance que ton père soit des nôtres — tandis que lui, par terre, ne se soucie pas de leur nombre, ni à quoi ils ressemblent, parce qu'en ce moment il cherche seulement, en serrant les poings et en les glissant sous son corps, à protéger ses doigts des bottes des petites racailles qui cherchent à les écraser, en se doutant déjà que plus tard, les flics, en relisant sa déposition qui ne fera que quelques lignes, ricaneront discrètement entre eux en pensant Ça a marché, finalement, elle n'en mène pas large, la petite tapette gauchiste qui se prend pour un Gitan. Peut-être pense-t-il aussi à Casilda, debout sur le trottoir, à ses propres parents ou à Ramón, son frère aîné — où peut-il être, en ce moment, lui qui a toujours été là ? — oui, j'imagine qu'il pense à lui, comment pourrait-il en être autrement, pendant que moi je ne connais à cet instant ni l'un, ni l'autre et ne suis même pas là.

RAMÓN

Ce sera nous, Ramón

Ils ne m'écoutent pas, ça fait des années qu'ils ne m'écoutent plus, à se demander à quoi je sers, pourquoi je me fatigue à tout faire tenir ensemble sur scène, à l'hôtel, en coulisses, des années passées à les engueuler pour lui, à me faire engueuler pour lui et même quelquefois par lui, à Madrid, à Paris, à Sydney, à Tel Aviv, croient-ils que ça me plaît de jouer à l'emmerdeur de service, d'être celui qui éteint les lumières pour qu'ils se reposent et dorment quelques heures, celui qui vire les filles des chambres, planque les bouteilles, cache les joints et toutes leurs saloperies, fixe les horaires des répétitions, à New York, à Tokyo, à Rio, celui qui radote qu'il ne s'agit plus d'une *juerga* improvisée dans nos patios misérables d'Algeciras mais d'un concert au Carnegie Hall, merde, à la salle Pleyel, *coño*, ce n'est pourtant pas difficile à comprendre, ils le savent très bien que nous sommes passés du bac à sable à la cour des grands en seulement quelques années, projetés à pleine vitesse dans la capsule étincelante du show-business, surtout

lui, comment pourrait-il ne pas le savoir, lui qui a tout changé, qui a tout révolutionné, lui qui a permis qu'au Japon on sait aujourd'hui où se trouve l'Andalousie sur la carte du monde, lui, l'enfant prodige grandi trop vite dans une temporalité parallèle à la densité redoublée, bien sûr qu'il le sait autant que moi, dès le début, il le savait, lorsqu'il faisait semblant d'apprendre la guitare en regardant mes mains sur le manche, il savait déjà, à huit ans, quand Père lui dit qu'il était temps de s'y mettre parce que l'argent devait rentrer, *dale niño, con tu hermano*, il savait, et moi je savais qu'il savait, parce que dans ses yeux, qui de temps en temps se levaient pour me dévisager à la fin d'une *falseta* jouée pour lui au ralenti — pour lui montrer, pour qu'il apprenne — il y avait cette lumière tranquille qui disait *Ce sera nous, Ramón, cesse de t'inquiéter, je suis là maintenant*, et dans l'après-midi torride, dans la pénombre de notre chambre, aussi étrange que cela puisse paraître, ça me rassurait, oui, pourquoi devrais-je en avoir honte, aujourd'hui, ça m'apaisait, comme si on venait de me débarrasser soudain d'une responsabilité héréditaire ou d'une malédiction qui aurait pesé trop tôt sur mes épaules d'adolescent, et alors — quand était-ce exactement, quand est-ce que ça s'est passé, je ne saurais le

dire, tant le soulagement fut foudroyant — j'ai laissé faire, j'ai lâché prise en douceur, mes rêves de soliste déjà confusément figés à jamais par le regard calme que cet étrange être familier posait sur moi, en s'excusant de savoir avant même d'avoir appris.

Génie

Ils disent *le Génie*, ils écrivent *le Génie*, ils n'ont que ce mot à la bouche lorsqu'ils parlent de lui, *El Genio* par-ci, *El Genio* par-là, mais qu'est-ce que ça veut dire, le génie, ce n'est qu'un mot collé sur l'impuissance de notre tête à comprendre comment un autre, quelqu'un de pareil à nous, de la même espèce ou de la même famille, se transforme soudain en flamme qui éclaire le monde d'une nouvelle lumière et brûle tout ce qui l'entoure jusqu'à ce que lui-même disparaisse dans sa propre chaleur en nous laissant la tâche impossible de donner un sens à cette mutation, ils disent c'est un Don, c'est dans le Sang, ils parlent de Dieu, certains invoquent la Race, d'autres la Nature, l'Hérédité — *elle est injuste Ramón, c'est comme ça, regarde ton frère, en combien de temps t'a-t-il rattrapé, lui si*

petit ? — ils disent cela mais toujours après coup, toujours trop tard, une fois que le travail et la discipline ont fini par dompter la colère de l'échec, les larmes de la fatigue, la douleur, les crampes et cette angoisse folle de sentir dans son dos raide sa jeunesse foutre le camp pour toujours pendant qu'il recommence pour la millième fois son phrasé qui n'entre pas dans le *compás*, il n'y a rien à faire, les accentuations ne correspondent pas aux temps forts, *dame las palmas Ramón, otra vez, que no cabe la falseta*, sa voix feignant d'ignorer celles de la bande d'amis qui au même moment passent dehors et rient, eux qui vont danser, eux qui vont boire et fumer et chanter et rencontrer des filles, eux qui n'ont pas besoin de passer 10 heures par jour enfermés pour apprendre, ils savent gratter trois accords et ça leur suffit pour faire danser les filles — or moi je la voyais la question derrière ses lèvres serrées, celle que moi-même je n'avais pas osé regarder en face quelques années plus tôt, dans la même chambre mais seul, elle était là de nouveau, inchangée, sur le tremblement imperceptible de ses doigts crispés sur le manche luisant de transpiration, derrière l'hésitation de sa respiration et dans les rides, déjà, au coin de ses yeux plissés, rivés sur les miens,

Est-ce que ça vaut le coup, tout ça, Ramón, j'ai quatorze ans, j'ai mal aux doigts, j'ai mal à la tête, j'ai mal au dos, je n'entends plus rien, sortons, la musique on s'en fout, sortons, il hurlait ça silencieusement dans ma tête et moi je baissais le regard, recommençais à compter comme si de rien n'était, *siete-ocho-nueve-diez*, personne n'a vu ça et ils se permettent de dire le Génie, personne n'était là, dans cette chambre, et ceux qui y étaient ont oublié ou font semblant d'avoir oublié maintenant que sa proximité les grandit, mais moi je ne veux pas oublier cette rage et les génies, ils m'emmerdent, est-ce qu'ils existent, est-ce que vraiment ils ont quelque chose de plus, de différent, qu'est-ce que j'en sais, sont-ils plus près du ciel, des étoiles, moi je dis qu'ils les regardent, les étoiles, du balcon de leur immeuble alors que toi tu les contemples d'en bas, dans la rue, est-ce qu'ils les voient mieux que toi, ces putains d'étoiles, eux simplement perchés un peu plus haut, leur hauteur négligeable les rapproche-t-elle de quelque façon des galaxies qu'ils désirent autant que toi, *coño*, pour y aller il faudra se lever tôt de toute manière, et retrousser ses manches avant l'aube, que l'on parte d'en bas ou d'un peu plus haut, *da igual* vu la distance, alors non, je refuse d'oublier la rage et la colère et la

douleur et la sueur sous prétexte que nous y sommes, finalement, dans les étoiles, parce qu'au bout du compte c'est l'amertume qui aura forgé sa musique, rien d'autre, avec les frustrations et la solitude, et j'aurai été la forge, moi que plus personne n'écoute et qui n'oublie rien, j'aurai été les quatre murs qui l'ont isolé du monde et ceux sur lesquels il s'est heurté quand il voulait s'enfuir, j'aurai été les murs qu'il a cognés si souvent et contre lesquels il s'est appuyé parfois pour se reposer et repartir, ceux enfin qu'il a enjambés pour s'en aller grandir au milieu de ses étoiles, moi Ramón Sánchez Gómez «Ramón de Algeciras», frère aîné, professeur, seconde guitare, agent et directeur artistique du plus grand guitariste de tous les temps, Francisco Sánchez Gómez «Paco de Lucía», et moi, les génies, oui, je les emmerde.

La falseta du Ricardo

Ils me disent aujourd'hui de les laisser faire, ils me disent qu'ils savent, maintenant, qu'ils sont rodés et que la tournée roule toute seule depuis le temps que nous sommes sur la route, Rome, Melbourne, Tunis, La Paz, ils soupirent gentiment

quand je leur montre la vidéo du concert, soufflent aimablement quand je pointe leurs erreurs, à chacun, ils acquiescent tous par respect mais sourient et se regardent amusés dans mon dos, ils pensent que je ne les vois pas, ils ne m'écoutent plus, ils croient que le public n'a pas vu, qu'il n'est pas aussi attentif que moi qui connais le spectacle par cœur, *Repose-toi Ramón, fais-nous un peu confiance, tu as entendu les applaudissements, tu as lu les critiques, tío, tout le monde parle du Sextet, c'est nous, ça !* et ils montrent les photos des magazines, font claquer le dos de leurs doigts sur le papier des journaux sans voir que moi, je me fous de la presse, que je me fous des critiques, si on ne se respecte plus qui va nous respecter, oui le Sextet est une formation inédite dans notre musique, oui pour l'instant nous sommes intouchables car lui est notre centre et qu'il donne son nom au Sextet, oui nous sommes à l'avant-garde de tout ce qui s'est jamais fait chez nous, à des d'années lumière d'avance sur tous les autres, mais je ne renoncerai jamais à la perfection sous prétexte que si peu de monde connaît les règles non écrites de notre musique, nous sommes des professionnels, merde, tu entends, petit con, on nous regarde, on nous scrute, nous avons cette responsabilité, cette malédiction d'être tout

simplement parfaits, vous savez que j'ai raison, bien sûr qu'ils savent, et lui, mieux que nous tous, lui qui ne dit rien, sans doute sait-il déjà tout ce que j'ai à lui dire, peut-être même que pendant la nuit il en aura décelé d'autres, des *fallos* sur scène, qui m'ont échappé, à moi, car lui ne dort jamais, à Varsovie, à Athènes, à Budapest, il se repasse le concert en boucle dans sa tête, quand l'ai-je vu dormir pour la dernière fois, et le lendemain il m'écoute malgré tout, moi qui ne lui apprends plus rien mais qui lui donne les mots, lui dont la rigueur est aussi tranchante que la virtuosité, il la porte gravée dans sa mémoire cette exigence qui est l'amour-propre du musicien, la colonne vertébrale qu'il suffit de courber un instant pour devenir un menteur, il le sait parce qu'il se souvient comme moi de cette après-midi-là, quand Père nous l'avait craché au visage, ce mot, *embusteros* avait-il dit, avec tout le mépris dont sa bouche était capable, à nous qui voulions juste sortir un peu plus tôt de la chambre surchauffée qui sentait la sueur, *embusteros*, les doigts douloureux d'avoir glissé sur les cordes toute la journée, la tête saturée de musique, incapables de discerner la moindre nuance à force de les avoir cherchées pendant des heures, *embusteros*, comment oublier la colère qui déformait son visage

austère quand il avait compris que c'était moins par fatigue que nous voulions sortir que pour vivre, tout simplement, pour rire et être insouciants dehors à frôler les bras des filles, à goûter le *fino* de Jerez et fumer en cachette comme tous les gars du quartier, et que si nous avions fait semblant d'avoir composé la *falseta* que nous lui avons jouée pour mériter notre sortie, repiquée en réalité sur un disque du Niño Ricardo, c'était seulement pour en finir enfin avec cette journée où rien ne sortait plus des guitares, où il n'y avait plus rien à faire tant l'air de la chambre était saturé de notes en suspension comme de la poussière, plus aucune ne pouvait y tenir — mais il les connaissait toutes par cœur, Père, les falsetas du Ricardo, pour s'y être collé bien avant nous — alors, la reconnaissant de suite sous nos doigts, il a dit *embusteros*, se retournant pour partir, le dos fatigué, davantage blessé de savoir que ses propres fils aient tenté de le tromper, qu'en colère devant notre manque de subtilité dans le mensonge, mais au même instant, là sur le pas de la porte, il s'était soudain figé dans l'air épais de la chambre, je le vois encore, son corps décharné trop grand pour se tenir droit dans la maison basse, ou tout simplement par le poids des années passées à tromper la faim, la chemise collée au dos,

immobile, parce qu'il venait de comprendre que cette *falseta* du Maître, il nous avait fallu, malgré tout, pour la lui jouer, la retranscrire à l'oreille, note après note, revenant en arrière de quelques millimètres sur le vinyle, elle était si rapide, il nous avait fallu, pour la maîtriser, en retrouver la pulsation, la caler dans le *compás*, sur l'enregistrement grésillant, et le faire vivre , enfin, dans la chambre, sur nos propres guitares, tous deux assis de biais sur le lit qui en occupait toute la place, retrouvant les positions inédites des accords sur le manche, à une époque où personne ne se risquait à l'exercice, parce que Niño Ricardo était, à ce moment-là, en train de réinventer le flamenco à Madrid, à accompagner les plus grands et à démontrer par ses enregistrements que la guitare pouvait non seulement soutenir le chant et la danse, mais aussi être un instrument soliste dans le flamenco — et alors, à cet instant précis, je m'en souviendrai toute ma vie, les yeux rivés sur le dos de Père immobile dans l'encadrement de la porte, dans le silence de la chambre opacifié par la respiration de mon cadet à mes côtés, j'ai senti quelque part dans mon ventre l'évidence inouïe d'être en train de vivre une scène qui ne me quitterait plus, et la déchirure implacable de l'effondrement, puisque cette transcription

parfaite que nous avons présentée à Père, fidèle à l'originale jusqu'au moindre soupir à contretemps, le vieil homme ne pouvait être dupe, moi je n'aurais jamais pu la trouver seul.

CELUI QUI N'ETAIT PAS LÀ

Intermède : Ancien Monde

Le plateau de télévision est déjà enfumé, les techniciens y avaient surement travaillé toute la journée, la clope au bec, certains tiraient peut-être sur des petits cigares des Canaries en démêlant des câbles, bien avant que l'émission ne commence. Nous sommes le 25 février 1976 et tout est brun : les fauteuils, les tapis, la chemise de l'animateur Jesús Quintero, la guitare de Paco — même le whisky dans la carafe posée sur la table basse entre les deux hommes semble avoir été choisi pour sa couleur. Le fond du décor est d'un noir absolu, traversé verticalement par une espèce de cascade de cristal fossilisée, posée un peu en retrait, entre les deux hommes, qui reflète les lumières des projecteurs. L'émission s'appelle La Hora de... et se propose, chaque semaine, de consacrer une heure entière à une célébrité. Elle alterne les moments de performance «en direct» — en réalité, tout est déjà enregistré, mais il est vrai que les intermèdes musicaux sont réellement filmés en public — et d'interview. Je la regarde

aujourd'hui, trop tard, sur internet, comme on consulte une archive, moi qui ne l'ai pas regardée à l'époque mais qui en connais si bien les conséquences. Penché sur l'écran de mon ordinateur, j'ai, sur les spectateurs que j'entrevois dans la pénombre du plateau, cette supériorité historique qui fausse tout et qui me séparera à jamais de la vérité qu'ils vivaient, eux, devant ce décor qu'ils ne trouvaient probablement pas ringard. Aucune surprise, pour moi : je visionne une séquence close qui se livre telle quelle et se laisse regarder en boucle d'un clic de souris, mais eux, qu'est-ce qu'ils en savent — ils vivent, tout simplement. Je m'efforce d'imaginer la fraîcheur de leur regard, l'impatience naïve et la curiosité sincère envers l'instant qui va suivre, je me prends moi-même à espérer que peut-être le film changera de direction, juste une fois, pour me surprendre, moi, et que la dernière question de Quintero sera aussi anodine et superficielle que les autres.

Il y a, en réalité, deux décors : l'interview a lieu sur un premier plateau cerné de ténèbres, à l'ambiance intimiste, dans un espace délimité par un grand tapis (brun). L'invité est enfoncé dans un fauteuil (brun) : il est si bas, que ses genoux remontent devant lui à hauteur de nombril. On voit ses bottines

noires et luisantes. Plus tard, lorsqu'il prendra la guitare pour répondre à la dernière question de Quintero, il la tiendra bizarrement, trop haut, mal calée sur son torse — on imagine la crispation des guitaristes devant leur poste. Devant eux, une table basse en verre sur laquelle repose un énorme bouquet de fleurs rouges. Parfois, la caméra filme les fleurs en gros plan, laissant les personnes, derrière, dans un flou (brun) indécis. Les interlocuteurs semblent compressés entre le noir absolu qui les entoure et les écrase et le tapis qui les maintient à la surface du décor et qui donne l'impression de s'élever imperceptiblement — à moins que se soit les ténèbres, plutôt, qui fondent sur eux — mais leurs échanges sont paradoxalement cordiaux, informels. Tout est fait pour mêler l'intime et le formel, le chaud et le froid, la transparence et le non-dit. On avance masqué, on rit, mais on lance, à demi-mots, des messages — à moins que j'interprète tout de travers, comment savoir, moi qui n'étais pas là ? Comment estimer la valeurs des couleurs, des sourires, des regards et des paroles d'une époque qui n'est plus ?

Les performances musicales, elles, se déroulent sur un plateau beaucoup plus grand, que l'on découvre soudain,

par un effet de mise en scène, lorsque la caméra prend de la hauteur et que la lumière change. On se rend compte, alors, que le présentateur et son invité se situent sur un podium qui a la forme d'une immense guitare dont la rosace correspond à la zone réservée à la musique en direct (on aperçoit le public assis dans la pénombre) et la tête à celle des questions - réponses.

Les invités se succèdent : la danseuse Manuela Carrasco, Paul Mauriat et son orchestre, Ravi Shankar (sur le générique de fin on peut lire : Ravi Shankar), Marifé de Triana et bien entendu Camarón. Paco l'accompagne por bulerías, Youtube m'informe que l'extrait, dans sa version isolée du reste de l'émission, a été visionné des millions de fois.

Va-et-vient entre les deux plateaux, Quintero pose des questions brèves, Paco y répond encore plus brièvement. Il y a un étrange écho dans le studio ou dans la prise de son, cela donne une certaine majesté aux paroles des deux hommes : Qu'est-ce que le flamenco ? Une chose très simple, en réalité, beaucoup plus simple que tout ce que peuvent en dire les «flamencologues» ; Connais-tu Ravi Shankar ? Oui, je l'ai rencontré au Japon, je jouais dans une salle, je ne sais plus

laquelle, et il devait y jouer le soir suivant, je suis allé le voir, c'est un musicien qui fait tout pour que sa musique voyage. *Avant chaque réponse, Paco prend le temps de tirer une bouffée de cigarette ou d'avalier une gorgée de whisky. Il a 29 ans. Est-ce parce que Quintero est aussi, à l'époque, son producteur ? Paco semble étonnamment calme, presque docte dans ses réponses. Comme une improvisation époustouflante qui, aux yeux des connaisseurs, laisse entrevoir la rigueur et le travail de l'artiste en amont, l'interview révèle au spectateur averti une préparation minutieuse qui n'a rien de spontané.*

C'est sans doute cela qui mettra le feu aux poudres, plus tard : la dernière question ne pouvait être que préparée à l'avance, et la réponse aussi.

RAMÓN

Répétition

Il se lève et dit en souriant *Allons briser quelques dogmes*, il a dans le regard cette ironie timide qui ne le quitte que sur scène, alors nous finissons nos bières, écrasons nos cigarettes, reprenons nos places et nos instruments pour répéter, Rubém s'assoit sur son cajón entouré de ses percussions, Jorge prend sa flûte, il s'humecte les lèvres, Carles passe la sangle de sa basse autour de ses épaules trop maigres, Pepe s'éclaircit la gorge, et chacun égrène quelques notes, quelques sons, les siens propres, c'est ainsi qu'on entre en musique, on mesure, on éclaire l'orée du terrain encore vierge qu'on s'apprête à traverser ensemble, et Paco fait sonner quelques accords, juste les basses avec son pouce, il tâtonne, cherche une direction, une entrée, et ce faisant il creuse, avance, invente un chemin qui semblera plus tard avoir été de tout temps là, pour lui, attendant d'être ouvert dans son

évidence sinieuse, et nous le suivons déjà en pensée avant même de lui emboîter le pas en musique, nous sommes en répétition et rien que ça, c'est un dogme de brisé dans une musique qui s'est toujours faite spontanément, directement sur scène, il suffisait de se mettre d'accord avant d'y monter ou même pendant le concert, le chanteur se penchait vers son guitariste dans le brouhaha incessant du *café cantante* et soufflait *siguiriya, alegría, fandangos*, selon l'ambiance du moment, ou selon le public, ou selon son humeur, et le guitariste s'exécutait, ils partageaient la même culture orale qui leur permettait de suivre, chacun dans son rôle, un canevas immuable à l'intérieur d'un rythme codifié dans lequel les *letras* connues de tous venaient naturellement se caler, aussi à quoi bon répéter, l'émotion ne pouvait venir d'aucune préparation mais uniquement de la surprise d'une variation imprévue, d'un *rasgueo* particulièrement bien placé, de la sincérité avec laquelle chaque chant serait abordé — mais Paco nous regarde, il est prêt — comme lui je pose ma guitare sur ma jambe droite croisée sur la gauche, elle vient de lui, cette position qui fait que la guitare ne bouge plus, que le manche est stable pour libérer la main gauche qui n'a plus à se soucier de

maintenir l'instrument en place et peut désormais descendre bas sur le manche pour explorer des harmonies nouvelles, c'était un premier dogme de brisé, déjà à l'époque, en '75, au Teatro Real, et, tout de suite, les puristes ont attaqué, *ce n'est pas convenable, c'est un manque de respect envers le public, les jeunes font n'importe quoi, ils perdent leurs racines, le flamenco est en danger, c'est notre culture qui est menacée*, et puis ils ont entendu, et puis ils ont écouté et puis ils se sont tus, médusés, car ce qui sortait de cette guitare était simplement inouï, et soudain tous les guitaristes d'Espagne se sont assis jambes croisées, naturellement, comme si leur instrument avait enfin fini par trouver la place qu'il attendait et les puristes sont retournés dans leurs trous, pas longtemps, bien sûr, parce qu'ils n'attendent que le prochain dogme brisé pour ressortir scandalisés, mais pour un temps tout du moins ils se sont enfin tus, ils ont fermé leur bouche édentée le temps de digérer ce qui leur était passé dessus ce soir-là au Real, cette tempête qui les avait laissés estomaqués, nous étions deux sur scène mais on ne voyait que lui sur l'espace immense que l'on pensait trop grand pour cette musique, *Paco tu es sûr ?* avait dit Père une fois passée l'euphorie de la nouvelle, *nous, les flamencos on*

joue entre nous, en famille, dans le patio ou la peña, qu'as-tu besoin d'aller t'humilier devant les riches de la capitale, ils ne savent pas, ils ne comprendront pas, ces théâtres c'est pour la grande musique seulement, celle qu'on écrit, pas pour nous, si encore tu avais un chanteur avec toi peut-être qu'ils l'écouteraient, lui, et encore, il faudrait un Mairena ou un Chacón, à la rigueur, mais toi tout seul, hijo, ce n'est pas convenable, c'est bien qu'ils te l'aient proposé, le Real, je suis fier, je ne dis pas, mais il faut savoir garder sa place, tu as encore le temps d'annuler, je vais les appeler, qu'ils prennent au moins ton frère aussi, qu'il t'accompagne, mais lui il souriait, ne disait rien, son sourire timide, respectueux sous des yeux déterminés qui y étaient déjà, au Real, bon Dieu il n'avait pas trente ans, d'où lui venait cette assurance, et Père lui-même croyait-il vraiment pouvoir lui faire changer d'avis, je me revois derrière le rideau de velours baissé pendant que la salle se remplit, je regarde Père, il est raide dans son costume amidonné, au premier rang ce soir-là sous les dorures, son dos ne touche pas le dossier du siège, ses mains sont crispées sur sa canne, et sur sa jambe, discrète, la main de Mère, posée comme pour ne pas perdre contact avec le réel, petite

Portugaise rondelette perdue au milieu des gens, dans cette ville immense dans ce théâtre bruisant, ils attendent tous les deux leur gamin qui d'un moment à l'autre va monter sur la scène, ou plutôt leur gamin et son frère qui l'accompagne, la lumière baisse, ça va être à nous, Paquito, le spot éclaire la chaise, on me pousse en coulisses, quelqu'un me souffle à l'oreille quelque chose que je ne comprends pas, le micro projette une ombre tentaculaire sur les lames de bois qui craquent dans le silence sous les bottines lustrées du jeune homme qui s'avance, la guitare à la main, ce jeune homme qui est mon petit frère, que je connais si bien et qui pourtant m'échappe, qui semble venir d'ailleurs, tout est si lent, je dois le laisser jouer deux morceaux puis le rejoindre, un peu en retrait sur l'autre chaise, mais pour l'instant il s'assied, croise les jambes et — mais il me fait signe, pardon Paquito, je rêvais, j'étais... par quoi veux-tu qu'on commence ?

Pop stars

Aujourd'hui nous sommes le Sextet, on nous appelle comme ça, à la télé, à la radio et dans les journaux, le Sextet,

qu'est-ce que cela veut dire, le Sextet, quand chez nous l'idée même de groupe de musique n'existe pas, pour qui se prend-on, hier quand un chanteur était engagé par un *señorito*, il allait trouver son cousin guitariste pour qu'il l'accompagne et cela suffisait, s'ils arrivaient à se comprendre sur scène, si les gens aimaient leur complicité et s'ils arrivaient à réveiller le *duende*, alors ils rejoueraient peut-être ensemble à la prochaine fête, en ce temps-là les artistes s'appelaient juste Pepe, Antonio, Juanito ou Lola, tout au plus leur donnait-on un surnom qui tenait plus du quolibet que du nom de scène, flanqué à la rigueur du nom de leur bled — le Boîteux de Málaga, la Perle de Cádiz ou, plus tard, la Crevette de La Isla — ils étaient libres de se produire n'importe où, avec n'importe qui, mais nous, non, on ne s'est pas contenté de ça, pensez-vous, il a fallu qu'on se donne un nom collectif, je ne me souviens même plus comment ça s'est fait, cette histoire, après les Beatles, les Stones, maintenant le Sextet, sérieux, c'est ça être des stars, et nous gravitons autour d'une étoile, la plus brillante et la plus belle jamais apparue dans le ciel de notre musique, Dieu m'en est témoin, je ne le dis pas parce que tu es mon frère, Paquito, nous faisons du flamenco ou pas, je ne sais plus exactement,

mais de la musique, ça oui, tout le temps, une musique que personne n'avait jamais entendue avant, nous vivons dans les avions, les hôtels et même nous parlons anglais, *yes sir, more whisky please*, quelle rigolade, nous enregistrons à Madrid des disques que nous signons à Madras, à Tokyo une Japonaise s'est accrochée à moi et j'ai dû lui laisser ma veste pour pouvoir monter dans la voiture, nous sommes le Sextet oui, mais j'ai peur d'oublier d'où nous venons, qui nous avons été, car l'Andalousie, c'est trop pauvre et trop petit et trop difficile à expliquer en anglais et nos parents ne viennent plus aux concerts, trop loin, trop nombreux, trop bruyants, pourtant nous leur racontons toujours, lorsque nous rentrons, à ceux qui sont encore vivants, comment c'était le frisson de la *soleá* à Mexico, la décharge de la *bulería* à Lausanne, les sanglots de la *minera* à Stockholm, nous leur racontons, mais ils ne sont déjà plus avec nous, ils ne comprennent plus, comment peut-on jouer la *taranta* sur commande, la *siguiriya* sans recueillement, *hombre*, si la gloire c'est de revenir au temps des *señoritos* qui payaient quelques *duros* pour s'encanailler au son des guitares, alors à quoi ça sert de partir au bout du monde faire les fiers, voilà ce qu'ils pensent et ils partent se coucher nous laissant seuls,

après la fête des retrouvailles, à quatre heures du matin, au milieu des emballages et des cadeaux rapportés des plus grands magasins américains, *pour toi, Belén, un parfum, pour toi, Pilar, mon amour, des boucles d'oreilles, bien sûr qu'elles sont en or, et regarde, Nena ce qu'il t'a apporté l'oncle Ramón, pour qui sont ces poupées, cariño*, nous restons là étourdis dans la pièce soudain trop petite, comment a-t-on fait pour y vivre aussi longtemps, les uns sur les autres, que nous arrive-t-il, Paquito, où se perd-on, est-ce que nous jouons encore la musique de Père, si lui-même ne la comprend plus, nous sommes-nous coupés de lui, des autres, de nos racines, qu'est-ce qu'il en penserait le Niño Ricardo s'il nous voyait avec nos cheveux longs de pop stars et nos lunettes de soleil monter sur la scène pour les balances avec tout notre barda, la basse électrique, la flûte traversière, le cajón et les autres percussions et toute la technique, les micros, les amplis, les pré-amplis, les retours, les câbles, les projecteurs, les filtres, les consoles, les tables de mixage, avons-nous besoin de tout ça pour jouer une musique qui est née dans les grottes et les forges, au son des marteaux sur les enclumes et des phalanges sur la table et des pieds dans la poussière et des mains qui crépitent et qui

claquent, est-ce pour ça que nous avons inventé le Sextet, parfois j'ai peur *hermanito*, j'ai peur d'être devenu un *embustero*, tu te souviens, un imposteur qui a eu de la chance, *vaya*, je crois que j'ai le vin triste petit frère.

La revanche du Père

Père savait-il, avait-il tout planifié, lui qui dès le début nous a mis la guitare entre les mains, pouvait-il deviner, lorsqu'il battait la mesure des heures durant dans la chambre suffocante et que nos mains se déchiraient sur les cordes, entrevoyait-il déjà quelque chose au bout de tout ce travail, quelque chose pour nous ou peut-être seulement quelque chose pour lui, une juste gloire ou une revanche cinglante, lui qui sa vie durant avait couru après l'argent à vendre des légumes ou des fruits ou des tissus la journée et le soir courant les fêtes des *señoritos* dans l'espoir de se faire engager pour quelques *duros* — *Joue la bulería, Antonio, aujourd'hui c'est moi qui régale, Joue la malagueña, Antonio, la grande, celle de Chacón, c'est le baptême de mon fils, Joue la alegría Antonio, pour notre Caudillo, que Dieu le bénisse* — et il jouait, Antonio, la mâchoire

serrée il jouait, refusant de toucher au verre de vin qu'on lui avait posé sur un tabouret à peine un peu trop loin pour qu'il puisse l'atteindre sans se lever, la rage au ventre, il jouait sans respirer, avec, pour seule consolation, la fierté de ramener à l'aube à sa Lucía les quelques pièces que sa guitare avait arrachées aux poches des petits fascistes avinés, il entra dans la pénombre de la cuisine et les faisait claquer sans un mot sur le bois de la table devant sa Portugaise déjà levée et elle, elle lui prenait sa guitare, la calait entre l'armoire et le mur pendant qu'il montait dormir quelques heures avant de partir au marché vendre ses olives et ses pois chiches — bien sûr qu'il savait, qu'il voulait, qu'il avait décidé, comment aurait-il pu en être autrement, comment comprendre, sinon, cet acharnement schizophrène à nous apprendre cet art de la nuit tout en nous interdisant absolument de prendre ce même chemin nocturne dont il revenait, lui, chaque fois plus mort que vivant, nous étions les seuls flamencos à avoir une vie normale, réglée, à dormir la nuit et vivre le jour, nous étions en réalité comme tout le monde et lorsque, après avoir reçu la lettre de Juanito Valderrama qui m'invitait, moi, Ramón, à rejoindre sa troupe à Madrid, et qu'à force d'insister, de répéter que je serais

seconde guitare du Niño Ricardo, moi — *C'est inespéré, Père, qui refuserait une offre pareille ?* — lorsque j'ai menacé de tout plaquer s'il ne me laissait pas partir, et qu'il a fini par accepter, je me suis retrouvé soudain, à dix-neuf ans, seul à Madrid, à jouer toutes les nuits de toute la sainte semaine dans les *peñas* des émigrants andalous à côté d'un Niño Ricardo qui, lui, ne dormait jamais, draguait tout ce qui bougeait et avalait en une soirée plus d'alcool que je n'aurais pu en ingurgiter en un mois, et sans jamais être saoul, avec ça, sans jamais faire la moindre fausse note, alors que moi je piquais du nez comme un morveux, que je m'endormais littéralement sur ma guitare, et lorsqu'à la fin de la représentation il me disait *Allons faire la fête, Ramón, ça va te réveiller, tu as l'air d'un revenant,* comment pouvais-je refuser, alors je le suivais, l'œil vitreux, en titubant, de bar en bar, de *copita* en *copita*, de *caña* en *caña*, de *fino* en *fino*, courant derrière ses accords, ses mélodies improbables, cherchant ses doigts fulgurants à travers la fumée de cigarette dans les salles mal éclairées — mais il n'avait plus deux mains mais dix — et lorsqu'à l'aube il rangeait enfin sa guitare dans son étui qu'il portait à bout de bras, c'est avec une femme pendue à l'autre qu'il rentrait, il me faisait un clin d'œil et

me disait *Prends du bon temps, chaval, la vie est trop courte pour dormir*, et moi je regardais s'éloigner cet homme qui avait l'âge de Père rire aux éclats, sa conquête de la nuit appuyée contre son épaule, tandis que je rassemblais mes forces pour me traîner jusqu'à l'appartement miteux et m'écrouler sur mon lit sans même prendre la peine de me déshabiller, j'étais humilié, dévasté, un fils à papa à peine sorti de son village, perdu dans la capitale, risée du plus grand guitariste de l'époque — est-ce de ça qu'il voulait nous protéger, Père, de cette course à la mort souterraine, sans soleil, de cette vie grillée par les deux bouts, mais qu'espérait-il, alors, à la place, à quoi t'attendais-tu, Père, lorsque tu nous calais nos guitares entre les bras, pensais-tu vraiment que nous allions y échapper, à la nuit, à l'alcool, au tabac, à la drogue, merde, nous y sommes, aujourd'hui, en plein dedans, c'est comme ça, nous faisons du flamenco, enfin je crois, c'est comme ça, tout le monde y passe, étais-tu sérieux à l'époque ou bien était-ce ailleurs que tu regardais en battant la mesure, en nous reprenant, en nous enfermant comme des animaux, tu nous entraînaï, non, tu nous dressais, nous étions tes poulains, et si tu nous protégeais c'est parce qu'il fallait que nous fussions les

meilleurs, pas pour prendre le relais, tu n'étais pas si naïf, ni pour nous protéger de la nuit, non, mais pour qu'on nous respectât, pour qu'à l'aube, comme toi, nous rentrions laminés mais, contrairement à toi, riches, et que l'argent ne manquât plus jamais chez nous, c'était ça ton cadeau pour nous, toi qui n'en faisais jamais, une vie meilleure portée à bout de guitare, une vie de guitare pour vivre mieux, car c'est ta vengeance que nous portons aujourd'hui sur les scènes du monde, à Barcelone, à Naples, à Helsinki, à Montreux, c'est ta colère victorieuse qui explose à chacun de nos accords, qui éclate sous nos mains et dans nos gorges et électrise les corps, ta violence rentrée, intérieure, c'est les coups sourds de Rubém sur ses percussions, tes silences rageurs c'est les cris du *cante* de Pepe, le souffle inépuisable de la flûte de Jorge, tes mesures inlassablement battues, répétées et comptées se sont faites notes basses électriques amplifiées, distordues, sous les doigts de Carles — et ta victoire explose enfin dans chaque phrasé de ton Paquito que je ne lâche pas du regard, que je protégerai toujours comme tu as su nous protéger pour que brille, enfin, ce diamant taillé à coups de sacrifices, de privations, de frustrations et de douleurs, notre Paco, le petit qui

est devenu tellement grand — mon Dieu, quand cela s'est-il passé ?

Colère

Je dis ça, mais au fond, a-t-il jamais été petit, celui que je connais depuis toujours, celui dont je devine la moindre des pensées, a-t-il vraiment été un enfant, un jeune homme insouciant, celui que j'accompagne aujourd'hui, qui traverse les plateaux de télévision, monte sur scène, prend l'avion, rentre à l'hôtel et qui sans cesse est ailleurs, avec ses yeux qui voient derrière les vôtres lorsque vous lui parlez, lorsqu'il vous écoute avec ce qui peut passer pour de l'impatience, mâchoires serrées, il lève un peu la tête en la tournant comme s'il rapprochait son oreille de vos lèvres et vous découvrez les pattes d'oie au coin des yeux perpétuellement plissés, les ridules sur le front entre les sourcils austères, toujours un peu froncés, celles au coin des lèvres toujours un peu tirées dans un sourire timide — cette gravité, il est né avec, cette inquiétude, il la porte depuis son premier cri, comme s'il était investi d'une responsabilité dont lui-même ne saurait pas en

quoi elle consisterait, une sorte de poids tombé d'on ne sait où, de pesanteur à peine visible par ceux qui sont subjugués par la fulgurance de ses *picados*, la légèreté de ses accompagnements, les éclairs de ses *rasgueos* — et pourtant, il suffit de remarquer cela une fois, une seule, pour que cette impression de combustion ne vous quitte plus, et lorsque vous l'avez ressentie, vous n'y croyez pas encore complètement, alors vous vous précipitez sur les photos, les vieux films, pour confirmer, être sûr, je le regarde sur les documents que Mère garde encore dans des boîtes qui s'empilent dans des armoires, il est là, en costume, les cheveux gominés, derrière une table, si jeune et déjà si grave, à côté de lui, les plus grandes voix se succèdent, Fosforito, Lebrijano, Turroneo, les verres de *fino* changent de place selon les photos, le décor, un bar, une *bodega*, une *peña*, mais toujours ce regard d'ailleurs, cette expression de lointaine tristesse jamais complètement oubliée, on imagine le chant se déployer et lui, le suivre, toujours en retrait, il devine et épouse les mélismes de la voix pour la relancer et la guider vers des univers dont le chanteur lui-même ignorait l'existence avant de le croiser, lui — il a 19 ans sur les photos en noir et blanc, merde, personne ne peut

faire ça, à cet âge, il faut avoir souffert, vécu, pleuré — *el cante bueno duele* — or, lui, semble puiser dans cette lointaine amertume comme dans un encier, il s'y plonge pour que sa musique soit pareille au chant, douleur et cri et rage — et tandis que je repose les photos et ferme douloureusement les yeux, je me dis que c'est sans doute cela que Père voulut, confusément ou consciemment, nous passer, dans la chambre suffocante, dans une autre vie, cela, que je ne sus pas voir à l'époque, quand dans la chambre visqueuse il ne me transmet que sa musique, tandis que mon frère héritait de sa colère.

Le Frère de

À peine ai-je fini de dire péniblement quelque chose sur lui, que déjà il me fait mentir, *cabrón*, il me glisse entre les doigts, toujours par-delà les mots qui tentent de le cerner, de le retenir, même si, je suppose, cela vaut pour n'importe qui — qui, en effet, pourrait être contenu entièrement dans quelques mots, tenez, à supposer qu'on essaye un jour de parler de moi, qui pourra décrire définitivement mon être profond sans le réduire à jamais à cette trivialité : *le frère de* — et pourtant, il y

a, dans ce raccourci, quelque chose d'essentiel, je le sais enfin aujourd'hui, je l'accepte, pourquoi le nier, car si le flamenco tout entier se définit désormais par rapport à lui, comment ne pas exister également par rapport à lui, lorsqu'on est son frère aîné, celui qui l'a vu éclore et bientôt, comme un trou noir, attirer puis avaler toute la lumière autour de lui, devenir douleur et exploser en un éclair de musique, car ces rides aux coins des yeux et des lèvres, entre les sourcils, elles étaient là bien avant qu'il naisse, il s'est en quelque sorte construit autour d'elles, s'enroulant autour d'elles afin d'épouser la moindre aspérité des ramifications de leur colère, leurs plus subtiles nuances — oui, Paco est devenu un expert de la colère, il en connaît toutes les couleurs, depuis l'amertume de voir filer sa jeunesse derrière une guitare qui lui cache la vue, à la rage aveugle d'avoir été tabassé par des petits fascistes en pleine rue, en passant par les humiliations quotidiennes que subissait Père et le dégoût éprouvé au plus profond de son être devant un Agujetas qui refuse que je l'accompagne, moi, sur scène, pendant une fête, sous prétexte que nous n'étions pas assez gitans à ses yeux, quelle honte, aussi, si aujourd'hui rien ne semble plus lui résister, c'est contre lui-même qu'il lui arrive de se retourner,

éternellement guettant l'erreur, le *fallo*, la fraction de seconde de retard ou d'avance sur le *compás*, alors on peut toujours me traiter, moi, de maniaque parce que je râle, que j'engueule les gamins du Sextet — car oui, c'est des gamins inconscients et gâtés — pour leur pointer leurs erreurs sur les enregistrements des concerts, mais, en vérité, c'est lui le tyran qui ne supporte même pas de s'écouter à la radio, lui qui ne dort jamais, lui qui ne se sent bien qu'au fond de la mer quand il plonge pour soi-disant pêcher, mon cul, moi je sais qu'il plonge pour ne plus rien entendre de ce qui se passe là-haut, pour faire taire ce bruit incessant du monde qui toujours lui demandera des comptes, des révélations, des secrets, des albums, des déclarations, des détails, des conseils — oui, plonger littéralement dans le silence et peut-être en ramener un peu en surface et dans la musique, afin de faire respirer la *bulería* à l'aide de cette matière mate qui fait exploser les poumons, Seigneur jamais elles n'avaient sonné comme cela, les *bulerías*, avant — un cheval au trot fier, sûr de lui, de sa noblesse, de sa force infatigable, un cheval qui s'amuse à brusquement changer de direction sans jamais cesser de s'approcher inéluctablement d'une destination que lui seul connaît en l'inventant à chaque foulée, un jeune cheval

fougueux qui respire fort en faisant claquer ses sabots et en se prenant à son propre jeu dont il égrène les règles derrière lui, toujours en avance sur lui-même et sur le monde, si sauvagement libre.

Camarón, la Crevette

Le Frère de, d'accord, l'Ainé, le Vieux, le Râleur, pourquoi pas, celui qui n'a pas pu, celui qui n'a pas su, celui qui n'avait pas, celui qui n'était pas, celui qui a failli, celui qui est passé à côté, l'autre, enfin — je m'y suis fait, j'ai fini par m'y faire, avais-je le choix d'ailleurs — je ne m'en plains pas, non, plus maintenant, en tout cas, on vieillit, combien de temps cela prend-il de renoncer à ses rêves, y renonce-t-on seulement jamais, on commence par les repeindre, leur refaire la façade, ça s'appelle «être réaliste», on s'adapte au paysage, et chaque coup de pinceau est une trahison qu'on s'efforce de justifier à grand renfort de mauvaise foi — *C'est la vie, on ne choisit pas toujours, ça n'a pas dû être tous les jours facile d'être son frère, et puis, de toute façon, toi tu étais né pour accompagner, tu faisais ça très bien, alors que soliste, vaya, Ramón, même ton*

Père n'y croyait pas vraiment, à l'époque... — pas facile, non, quand un jour tu les regardes, tes rêves, et que tu ne les reconnais même plus, tellement il y a de couches de peinture dessus, tu te prends même à douter qu'il y eût jamais quelque chose sous les couleurs pastel du réalisme, après tout, décidait-on vraiment d'être soliste quand, même lui, à l'époque, ne rêvait que de poser sa guitare pour sortir faire la fête, c'est des conneries tout ça — le destin, la liberté — on passe la moitié de sa vie à la bricoler, à la rafistoler pour qu'elle tienne la route sans trop de casse, et l'autre moitié à la justifier après coup, pour y retrouver un semblant de cohérence, parce qu'à la fin, c'est toujours dans les mots qu'on se souviendra de nous, alors merde, je le dis maintenant, que ça vous plaise ou non, personne ne pourra m'ôter ce mérite, je le crie, même si ici on ne m'écoute plus, je le martèle pour que mes mots aient été dits au moins une fois, écoutez, écoutez-moi bien, qu'on le veuille ou non, Crevette c'est moi qui l'ai accompagné le premier, désolé si ça ne cadre pas avec votre mythologie préfabriquée, mais c'est moi qui l'ai présenté au petit frère, et c'est probablement en l'écoutant chanter, accompagné par moi, dans notre patio, que le Paquito a pu entrevoir ce que briser des

dogmes pouvait vouloir dire, alors qu'il en était encore à se soucier du jugement sénile des puristes dans leurs trous, alors qu'il n'osait pas, qu'il ne se lâchait pas, alors qu'il ressassait toujours ces scrupules ancestraux que nous traînons, nous tous, et qui sont tout à la fois notre péché et notre salut — *est-ce encore du flamenco, Ramón, ce que nous faisons ? N'est-ce pas trop moderne, vont-ils comprendre ? Leur manquons-nous de respect ?* — oui, c'est moi qui ai invité cette révolution ambulante dans notre petit monde étriqué de musiciens miteux à louer à la soirée, même si en réalité je ne m'en souviens plus très bien, je l'avoue, était-ce dans notre patio ou dans une *peña* de Jerez, on réinvente toujours tout, dans notre tête pleine de mots, ou encore à Madrid, oui, quand, après le départ du Niño Ricardo, viré de la troupe pour s'être tapé la femme de Valderrama — Dolores, quelle rigolade — j'héritai de sa place de premier guitariste et me retrouvai, pour la première fois de ma vie, sous la lumière directe des projecteurs, à côté des chanteurs qui se succédaient sur la chaise à ma droite, Manolo Caracol, Pepe Pinto, Juan Varea, Antonio Mairena lui-même, la Niña de los Peines, Pepe Marchena, toutes ces légendes que j'ai accompagnées, dont j'ai soutenu à bout portant le chant

avec ma guitare, essayant de donner à chacune d'elles ce qu'elles attendaient, l'espace, le rythme, la pulsion qui ferait que leur *cante* se déploierait sans entrave et qu'il ferait vibrer les murs des *peñas* qui nous accueillait, à l'époque, mais le fait est que lorsque le petit Gitan roux et taciturne s'est assis à côté de moi ce soir-là, le regard rivé par terre à puiser je ne sais quelle force minérale cachée sous le plancher que seul lui pouvait absorber en quantité aussi massive sans mourir immédiatement foudroyé d'amertume, j'ai su que quelque chose s'apprêtait à s'effondrer dans nos habitudes, et que la voix rauque qui s'était mise à traverser le gringalet en costume trop grand et aux doigts couverts de bagues, venait de bien plus loin que San Fernando où il dit être né, venait du passé charrié par les eaux vertes et immémoriales du Guadalquivir, jaillissait de dedans la terre, remontait du cœur secret de la pierre pour rappeler à nos yeux usés que ce que nous prenons pour des cailloux ne sont que des larmes fossilisées.

Rire, enfin

Des deux, qui a propulsé l'autre, le chanteur qui voulait devenir guitariste, ou le guitariste qui rêvait d'être

chanteur, à force de les voir échanger leurs rôles, pour rire, à l'hôtel, je ne suis plus si sûr, maintenant, mais qu'importe, je laisse les universitaires et les musicologues trancher la question, ceux qui se disent *flamencologues* et qui écriront demain notre biographie, quelle rigolade, car la seule chose qui importe, au bout du compte, c'est qu'ils riaient, justement, Crevette et Paco, c'est que pour la première fois de leur vie, peut-être, ils voyaient en quelqu'un d'autre la preuve que toutes leurs années sacrifiées valaient la peine d'avoir été traversées, avalées, que derrière ces gammes parcourues inlassablement dans la chambre étouffante par l'un, au fond de ces *letras* apprises par cœur auprès des anciens qui ne se mettaient à chanter qu'à quatre heures du matin, par l'autre, au cœur de toutes ces douleurs apprivoisées sans dormir, il y avait peut-être une histoire à faire passer, quelque chose à partager ou à redire, inlassablement, qui allait au-delà de la revanche personnelle sur la vie — car Père s'était trompé, pourquoi le cacher, puisque au bout de cet apprentissage il n'y avait pas seulement un savoir à recueillir, à polir, à purifier, mais une vérité toute simple qui nous appartient à nous, flamencos, depuis toujours, qui a toujours été là, dans l'instant incertain

entre la nuit et l'aube, une chose obscure qui est notre racine noueuse et tordue que nous oublions sans cesse ou bien que nous cachons, plutôt, que nous décidons d'enterrer à force de revers subis et de gifles reçues, cette chose dont nous avons honte, ce cœur au sang fait de misère, d'humiliations et de fuites, cette palpitation tellurique qui unit les morts aux vivants autour d'elle et qu'il nous faut redécouvrir à chaque fois, génération après génération, un par un, chacun son tour, à la mesure de nos moyens, à notre rythme — voilà, c'était ça, cette permanence invisible que je découvrais soudain dans le rire de mon petit frère, ce géant, sur ce visage apaisé et illuminé que je ne lui connaissais pas, miraculeusement rattrapé par une jeunesse tardive qui l'avait toujours fui — oui, dans la lumière jaune de cette chambre d'hôtel madrilène, je voyais soudain Paco s'amuser à créer de nouveaux chemins musicaux en suivant les circonvolutions du chant de Crevette qui, de son côté, soutenu par les pulsations de la guitare, poussait plus avant l'exploration des anciens labyrinthes avec la naïveté ancestrale et insouciantes des riches héritiers enfin apaisés avec leur famille.

CELUI QUI N'ETAIT PAS LÀ

Intermède : La dernière question

C'est la fin de l'émission, Paco vient de jouer Entre dos aguas sur le podium en forme de guitare, le tube que tout le monde attend depuis le début, celui qui l'a propulsé au numéro un du hit parade, alors qu'à l'origine le morceau n'était qu'une improvisation destinée à combler un vide de cinq minutes sur un album. Gros plan sur son visage pendant qu'il salue, il tient sa guitare devant lui, il est trempé, la transpiration coule le long de ses joues. Et puis nous changeons de plateau, nous nous retrouvons à nouveau devant la table basse et la cascade figée. Paco est miraculeusement sec et porte une chemise blanche : derrière leurs écrans les spectateurs sont-ils dupes du montage ? Pensent-ils vraiment qu'il s'agit de direct ? Quelle connaissance ont-ils alors des techniques télévisuelles ? Jesús Quintero s'adosse au fauteuil et enchaîne plusieurs questions brèves, apparemment sans fil directeur, auxquelles Paco donne des réponses minimalistes, presque lacunaires. Tout semble s'accélérer, le rythme des phrases, le montage, les

respirations. Que préfères-tu, la popularité ou la reconnaissance ? Qui a profité de toi ? Y a-t-il beaucoup de choses dans ta vie qui ne peuvent pas être racontées ? De quoi as-tu le plus peur, de la mort ou du ridicule ? À mesure que passent les jours, te sens-tu plus seul ? Qu'est-ce qui est le plus important quand on joue de la guitare, la gauche ou la droite ?

Pause. On revient en arrière.

Vous avez entendu ? Non ?

Il n'a pas dit main.

Pris dans le va-et-vient de la caméra qui passe d'un visage à l'autre et surtout dans des schémas de pensée si éloignés des réflexes méfiants de cette époque-là, de cette Espagne post-Charogne que je n'ai pas connue, on ne le remarque pas forcément, aujourd'hui, si bien qu'il est impossible d'imaginer que quelqu'un puisse, de nos jours, en visionnant l'interview sur internet, y déceler une quelconque allusion politique. Mais à l'époque ? Qui saura me dire la sensibilité auditive aux non-dits sociaux des téléspectateurs espagnols de 1976 ? Qui me donnera les éléments sociologiques pour que j'entende la question comme l'ont

entendue ces gens que je ne connais pas, que je ne connaîtrai jamais, à l'instant même où elle fut prononcée ? Tous ont-ils sursauté ? Se sont-ils regardés, en famille, ont-ils été choqués, amusés, révoltés, surpris ? Ou bien n'ont-ils même pas remarqué l'étrange omission nominale ? Je veux qu'on me dise combien de téléspectateurs dormaient sur leur fauteuil à cette seconde-là, ce mercredi 25 février 1976, combien ont relevé la question et un sourcil assoupi, combien en ont mesuré la dimension cachée et, parmi eux, combien ont tendu l'oreille à cet instant précis, dans leur salon, soudain conscients qu'il allait se passer quelque chose, qu'ils étaient sans doute en train d'être témoins d'un nouvel événement qui marquerait, lui aussi, à nouveau, une nouvelle mort de la Charogne, comme il y en aurait tant d'autres, bientôt, qui couvaient, pour l'instant, qui grossissaient dans le ventre d'une Espagne lourde de rage et de cris — combien se sont approchés de leur poste en remettant leurs lunettes, en posant leur journal ou leurs couverts, en retenant leur souffle, quand Paco, mal assis dans son fauteuil brun s'est éclairci la voix, a tendu le bras pour prendre sa guitare, nonchalamment, l'a calée trop haut sur son torse et a dit, en égrenant quelques accords : La gauche, c'est

celle qui fait de la musique, celle qui est créative, la gauche est intelligente ; la droite, c'est celle qui exécute.

Déflagration d'un picado foudroyant.

Silence sur le plateau

Lui non plus n'a pas dit main.

RAMÓN

Fou-rire

Je ne pensais pas qu'ils oseraient, honnêtement, je ne le pensais pas, en coulisses, nous étions quelques uns à être dans le secret et n'attendre que ça, mais lorsque Quintero l'a finalement posée, sa question, je me suis dit *Le con, il l'a fait*, j'ai cherché autour de moi la tête du Directeur de production qui nous avait serré la main, quelques heures auparavant, mais il devait être déjà parti, ou avait roulé sous la table, victime d'une attaque, quelle rigolade, je me souviens que Casilda avait fermé les yeux en se pinçant la base du nez et que l'un des cameramen qui filmait en contrebas s'était machinalement tourné vers l'équipe technique qui semblait ne pas avoir compris ce qui se passait, à vrai dire peu de personnes avaient montré une quelconque réaction dans l'immédiat, et dans son regard, au pauvre gars, il y avait de la terreur et de la honte, il semblait dire, à qui voulait bien le regarder, *Je n'y suis pour rien, moi, je ne fais que filmer*, le temps s'était arrêté dans le studio et ce n'est que lorsque Paco a parlé, ponctuant sa

réponse d'une gamme fulgurante sur sa guitare, que les gens ont commencé à bouger et chuchoter et rire et s'agiter, mais toujours dans un silence gêné, comme pour ne pas interrompre le spectacle, d'ailleurs on n'a rien vu, à la télé, le générique de fin arrivait exactement à ce moment-là, Paco venait de prononcer la dernière phrase de l'émission de son air docte un peu insolent, nous laissant là, dans l'incertitude qui suit chaque événement qui compte, à nous demander de quel côté cela allait basculer, moi je riais à en pleurer, quelque chose d'incontrôlable s'était déclenché en moi, c'était comme si la Charogne était morte une nouvelle fois, mais cette fois-ci devant nos yeux et pas dans le confort de son lit, j'avais l'impression que, pour une fois, la mort avait été plus juste, qu'elle ne s'était pas seulement cachée derrière une fatalité médicale, mais qu'elle avait fait un choix, qu'elle avait enfin choisi son camp pour donner un sens à tout ce qui nous échappait depuis trop longtemps dans ce pays, l'espoir, la jeunesse, l'ouverture, la folie, la nouveauté, le rire oui, ce rire qui sortait de moi comme rarement, dans ma vie, il est sorti — les techniciens me regardaient en silence pendant que sur le plateau Paco essayait de s'extraire de son fauteuil et de se

libérer de son micro cravate, sans y parvenir, et que Quintero se moquait de lui — ce détail grandit comme par un effet de zoom de caméra involontaire, et bientôt, tout le monde autour du plateau se tord de rire — je me souviens encore de cette décharge d'énergie venue libérer la tension accumulée pendant l'émission, giflant la société rance dans laquelle on marinait depuis toujours, et si aujourd'hui je sais que ce n'était qu'une illusion, cette libération, parce que quelques jours plus tard des petits fascistes devaient agresser mon frère en pleine rue, le confortant dans sa décision de partir pour les Etats-Unis, loin de l'atmosphère devenue à nouveau irrespirable sous la chape qui avait très vite fini par tout recouvrir, loin des puristes, du qu'en dira-t-on, des interdits écrits et non écrits, des jugements et de la morale bigote, si aujourd'hui, donc, je sais que ce n'était qu'une illusion, cette libération, à commencer par le souvenir même de cette scène, ce public pris d'un fou-rire dans un studio madrilène — est-ce que ça s'est réellement passé, est-ce que nous avons réellement vécu cela, je ne sais plus, vraiment, je ne sais plus, mais je m'en fous, parce que les souvenirs, c'est du langage et le langage nous appartient — je sais aussi qu'à cet instant, mon frère, mon Paquito, que je voyais se débattre

un peu gêné, emmêlé dans le câble du micro cravate, est soudain devenu trop grand pour notre petit pays tout étriqué, comme si le fauteuil duquel il n'arrivait pas à se libérer, les genoux plus haut que son bassin, était devenu une métaphore de l'Espagne à laquelle il fallait s'arracher à tout prix, et qu'il comprenait soudain qu'il lui fallait d'urgence repousser ses frontières, agrandir son horizon pour que sa musique, notre musique, prenne enfin son envol, qu'elle sorte de nos patios et nos *peñas* enfumées, occupe enfin l'espace qu'elle méritait et aille se nourrir à d'autres sources — et à travers les larmes du rire qui m'empêchait de respirer, j'ai su, instantanément, que je serais du voyage, que je le suivrais, où qu'il aille, que je l'accompagnerais, sur scène et dans la vie, et que je m'accommoderais du fait qu'il ne m'écouterait pas toujours, que les autres se moqueraient sans doute de moi et de mes manies, que je serais inévitablement, à leurs yeux, l'Ainé, le Vieux, le Râleur, celui qui n'a pas pu, celui qui n'a pas su, celui qui n'avait pas, celui qui n'était pas, celui qui a failli, celui qui est passé à côté, l'autre, enfin, moi, Paquito, moi.

CELUI QUI N'ETAIT PAS LÀ

Epilogue : Ramón, j' imagine

Ramón Sánchez Gómez «Ramón de Algeciras» mourra le 20 janvier 2009 à 71 ans. Il n'enregistra jamais d'album soliste, se contentant, toute sa vie durant, de seconder son frère et d'accompagner les plus grands chanteurs de flamenco, dont Camarón — Crevette — qu'il guida dans ses premiers pas vers la gloire. Avec l'âge, peut-être poussé vers la sortie par son frère lui-même, il finit par délaisser définitivement la scène, pour ne plus servir que d'agent et de conseiller artistique à ce dernier et au Sextet. Ses colères, ses coups de gueule, ses sautes d'humeur légendaires et son intransigeance en firent un personnage redouté et respecté dans les coulisses du Sextet. Pendant les tournées, les voyages, les sessions d'enregistrement et les retraites du groupe, il ne s'est pas passé un seul jour sans qu'il n'appelle son Paquito au téléphone.

Francisco Sánchez Gómez «Paco de Lucía» survécut cinq ans à Ramón. Il s'éteint le 25 février 2014 au Mexique. Ce jour-là le niveau mondial de la musique s'est effondré, soudain

privé de l'un de ses sommets, et le flamenco s'est retrouvé soudain orphelin, sans repère. Paco, c'était une boussole, une valeur absolue, une caution. À sa mort, je n'étais pas là. Mais sur Internet, lui était partout. Documentaires, interviews des proches, commentaires d'artistes, rediffusion de concerts, rétrospectives, hommages, images, dommages. Paco, enfant à Algeciras. Paco, adolescent avec son père Antonio. Paco, jeune homme à New York avec Sabicas. Paco sur un bateau, un masque de plongée sur la tête. Paco en noir et blanc avec Camarón, riant aux éclats. Paco avec le Sextet. Paco entre Al DiMeola et John McLaughlin. Paco à Toledo, aux Canaries, au Mexique dans ses maisons refuges. Paco et Casilda l'Espagnole, Paco et Gabriela la Mexicaine. Les mains de Paco. Les yeux de Paco. Le sourire de Paco.

Et derrière, quelque part, la silhouette de Ramón. Il faut chercher un peu, on ne le reconnaît pas forcément tout de suite, son visage ne nous est pas très familier, après tout, mais il est là, même quand il n'apparaît pas clairement. Il faut savoir le deviner. Il regarde son petit frère. Il le regarde, il le couve du regard. Souvent, il râle, il radote, il pense que les gens ne l'écoutent pas, ça l'énerve. Il insulte, claque des portes, pose sa

guitare en se jurant qu'il n'y touchera plus jamais. Le voyez-vous ? C'est lui, dans cette chambre d'hôtel, au milieu de ses souvenirs. Il va, il vient. Il fume. Il boit. Quelque fois, il parle tout seul. Il parle à leur père, Antonio, dans la chambre qui sent la transpiration ; il parle aux membres du Sextet, avant une répétition ; il parle au Niño Ricardo, dans le froid des rues de Madrid, à l'aube.

Il parle de son petit Paquito, ce géant. Parfois il pleure.

Enfin, je crois. Moi, je n'étais pas là.

J'imagine.